Vera-Cruz, et nous croyions y arriver le soir même, mais nous comptions sans une tempête qui fit faire le tour à la rose des vents en vingt-quatre heures, et nous jeta vis-à-vis les côtes de Sisal, dans le Yucatan. Pendant trois jours nous croisâmes au fond de la baie, et ce ne fut que le 5 septembre que nous pûmes apercevoir, dans la brume du soir, les clochers et les minarets de la Vera-Cruz.

A huit heures nous mouillions à une quinzaine d'encablures du fort de San Juan de Ulloa, et après avoir prêté l'oreille à un concert d'adieu que nous donnaient nos amis les Allemands, j'allai m'asseoir tout rêveur près du gouvernail, regardant les lumières de la ville s'éteindre une à une, et me demandant quelles étaient les destinées que Dieu me réservait dans cet immense Empire du Mexique. Longtemps je restai plongé dans ce tête-à-tête avec moi-même, et quand je regagnai, pour la dernière fois, la pauvre cellule où j'avais dépensé vingt-cinq jours de mon existence, le cri "Sentinel, alerta !" des soldats Mexicains en faction au fort, et le sifflet de quart du contre-maître d'équipage, m'annonça qu'il était trois heures du matin.

Tout le monde dormait. Je crus prudent de suivre leur exemple, et mes rêves habitués déjà à la discipline du service, emboîtèrent le pas derrière leur caporal d'escouade.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

(A continuer.)